

Lacan Quotidien



N° 891 – Mardi 8 juin 2020 – 08 h 15 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Masques

EN AVANT

Actualité de la haine, une perspective psychanalytique
d'Anaëlle Lebovits-Quenehen par Catherine Lazarus-Matet

Pas sans l'Autre scène par Catherine Stef

Rire et sourire sous le masque par Morgane Léger



Actualité de la haine, une perspective psychanalytique **d'Anaëlle Lebovits-Quenehen**

par Catherine Lazarus-Matet

Partons de la fin de cet ouvrage *Actualité de la haine. Une perspective psychanalytique* (1). Anaëlle Lebovits-Quenehen serait-elle optimiste, elle qui sait et partage le pessimisme de Freud et de Lacan quant aux affaires humaines, et les anticipations lucides de ce dernier, quant à la vigueur de la pulsion de mort ? Lisons-la pour saisir pourquoi son propos sur la haine qui, comme elle l'écrit, revient hanter le monde, se clôt sur une invitation à la joie. Vraie surprise, qui paraît paradoxale.

Cependant, pas d'illusion quant à un angélisme individuel possible, pas de recours à une utopie quant à une collectivité apaisée. Même si, comme l'écrivait Michel Foucault en 1966 (*Les mots et les choses*, préface) « les utopies consolent : elles n'ont pas de lieu réel, mais elles s'épanouissent pourtant dans un espace merveilleux et lisse ». L'actualité américaine ne le démentirait pas.

Rien de lisse, rien de merveilleux, donc, mais une éthique assumée et inventive que l'approche analytique offre. Cette joie sera celle que l'acte procure quand il est réponse à l'impossible, ici sous les espèces de la haine contemporaine qui enfle et que rien ne freine, que les réseaux sociaux facilitent, sauf à y dire non, un par un. L'acte est ici celui de qui ne consent pas à la désunion, à la dérobade et relève du Diable cher à l'auteure qui, sous les traits de Lacan, questionne par un *Che vuoi ?* devant lequel se pointe la lâcheté ou le désir décidé. *Actualité de la haine* est assurément sur ce versant de l'engagement.

Comme Anaëlle Lebovits-Quenehen le souligne, nous avons pu, avec Jacques-Alain Miller, rencontrer la puissance du non qu'un homme seul, avec l'appui de quelques autres, peut opposer, sans rien céder, à ce par rapport à quoi l'on peut préférer dormir ou juste espérer. Ce fut contre l'évaluation, contre le ravalement de la psychanalyse à une psychothérapie, contre un certain abord de l'autisme, contre les discours extrémistes.

L'auteure ne prétend pas résoudre l'équation de la haine toujours active, qui a « le cuir si dur », mais en approcher les ressorts et en proposer une sortie individuelle.

« Du racisme à la misandrie, de l'antisémitisme à la misogynie, de la misologie (haine du *logos*, de la raison) à l'homophobie ou à la transphobie, etc », elle montre comment les effets paradoxaux de la science, à visée pourtant universalisante, déségrégative, conduisent à de plus en plus de fragmentation des groupes sociaux et des jouissances, au discrédit des figures d'autorité, et finalement à la fragmentation de la haine elle-même en haines démultipliées, ennemies d'une perspective démocratique que les progrès devraient favoriser. Le capitalisme joue sa part pour accentuer ces effets. Ajoutons l'efficace de la dissolution de la mémoire.

Nous croiserons dans ce livre Sade, Diderot, Descartes, Montaigne, Wittgenstein et quelques autres, nous traverserons de grands moments de l'Histoire, et trouverons comme fil la question de l'Altérité. « La haine rêve d'un monde sans différence », écrit l'auteure, et le psychanalyste est convoqué par son acte à la contrer.

L'analyse n'offre pas seulement une lecture du monde, mais elle permet à chacun qui s'y livre de « trouver un usage satisfaisant » de « l'Altérité qui l'habite ». Cette Altérité est sœur d'une jouissance Autre, qui mène à l'examen de la jouissance féminine, la jouissance comme telle pour Lacan, et nous laisserons le lecteur découvrir les développements autour de cette question qui noue le sujet, l'autre et l'Altérité. Résumons-la simplement par cet extrait : « Une analyse est ainsi faite pour donner chance à celui qui souffre et s'allonge de rencontrer l'Altérité qui l'habite, non plus pour s'en défendre, non plus pour en faire porter la responsabilité à d'autres, mais afin d'en trouver un usage satisfaisant », ceci en référence à la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (2).

Les titres des chapitres disent de façon limpide les choix de cette investigation sur la haine, propres à nous éclairer : Tous égaux, tous rivaux ; Un méchant trou de mémoire ; Ressorts intimes de la haine ; Deux cibles de la haine : Les Juifs et les femmes ; De Lacan et du contrepoison.

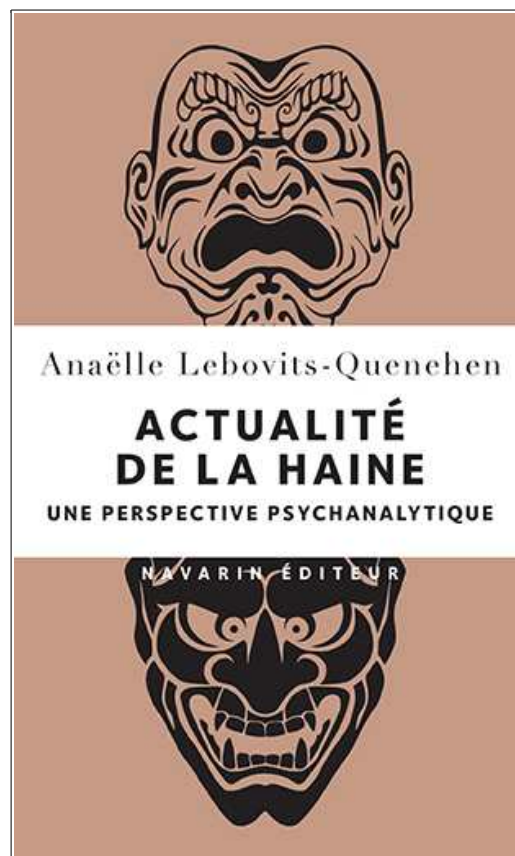
Le style est alerte et le propos tout autant. Le portrait de Lacan vient nous dire, encore et encore, que l'impossible à dire invite à cerner la singularité, la différence absolue et permettre un traitement du réel ouvert à la vie. « En opérant une transmutation de *l'impossible à dire* en *dits au style inimitable*, Lacan invente un savoir en phase avec son éthique qui ne consiste pas seulement à dire ou écrire des choses radicalement neuves, mais aussi à amener son auditeur et lecteur à “y mettre du sien” comme il le dit pour conclure la présentation des *Écrits* ».

La communauté des hommes – ou les communautés, faudrait-il dire aujourd'hui – répond bien à ce que Roland Barthes, quand il cherche pour lui-même en 1977 comment conjoindre la liberté individuelle et la vie collective, trouve dans le banc de poissons l'impossible définition du « vivre ensemble », qu'il traitera dans sa difficulté, dans sa négativité, comme l'indique sa référence au monde animal : « Voici la vision d'un Vivre-Ensemble qui semble parfait, comme s'il réalisait la symbiose parfaitement lisse d'individus

cependant séparés. Il s'agit du banc de poissons : "rassemblement cohérent, massif, uniforme : sujets de même taille, de même couleur, et souvent de même sexe, orientés dans le même sens, équidistants, avec mouvements synchronisés" » (3). Il cherchait alors comment se loger dans ce qu'il verra comme une utopie, celle des moines du mont Athos décrits par Jacques Lacarrière, où chacun vit à son rythme, tout en étant rattaché à la communauté qui fait sa place à la temporalité singulière. Une sorte d'exclusion pacifiée de l'autre. Barthes abandonnera cette perspective, l'écriture devenant sa solution pour vivre seul avec les autres.

Une réponse propre à chacun pour supporter sa singularité, c'est pour Anaëlle Lebovits-Quenehen l'antidote au racisme le plus commun, au vœu d'uniformiser les corps parlants. Dans le Séminaire ... *ou pire*, Lacan énonce ce racisme : « Puisqu'il faut bien tout de même ne pas vous peindre uniquement l'avenir en rose, sachez que ce qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui, lui, s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme. Vous n'avez pas fini d'en entendre parler » (4). Son pessimisme se teintait pourtant d'une possible avancée du sujet sur les forces sombres.

L'auteure va dans ce sens, avec ardeur.



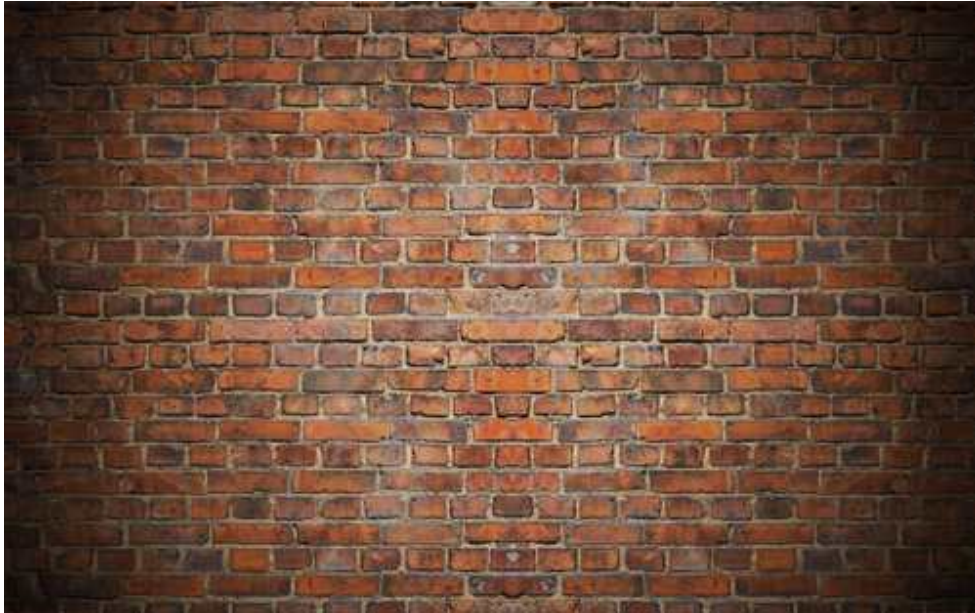
1. Lebovits-Quenehen A., *Actualité de la haine. Une perspective psychanalytique*, Paris, Navarin, 2020.

Parution librairie le 9 juin – notamment sur ecf-echoppe.com : [ici](#).

2. Lacan J., «Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2011, p. 572.

3. Barthes R., *Comment vivre ensemble*. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977), Seuil/Imec, 2002, p. 71.

4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 236.



Pas sans l'Autre scène

par Catherine Stef

Après un rappel logique précis, Marie-Hélène Brousse nous invite à interroger notre formule singulière du choix forcé, tel que nous sommes confrontés dans le contexte du Covid-19 (1). L'aliénation implique un choix forcé, un *vel*, de l'ordre de *la bourse ou la vie*, ou *la liberté ou la mort* (2). Dans le premier enseignement de Lacan, l'aliénation est décrite comme l'une des deux opérations de « causation du sujet ». Couplée avec la séparation, elle permet à l'être d'advenir comme sujet de l'inconscient, un sujet représenté dans le symbolique par un signifiant pour un autre signifiant, au prix d'une perte, qui est perte de jouissance. Il s'agit d'un choix forcé, car pour advenir le sujet doit consentir à cette perte. Certains cependant s'y refusent, au titre d'une « insondable décision de l'être » (3). Ce refus d'entrer dans les discours communs les met au pied du mur de devoir inventer un tenant lieu de discours, un nom, un corps : la folie exige « l'insaisissable consentement de la liberté » (4). La dimension logique de l'aliénation et de la séparation pose donc les conditions du choix éthique proposé par M.-H. Brousse sous la forme : le lien ou le virus ? le futile ou l'utile ? La question sous forme de choix forcé concerne chacun au plus intime : *comment conjuguer son symptôme* avec les effets des exigences du nouveau maître en la matière qu'elle qualifie de « propagande ». En latin médiéval, *propaganda* est l'adjectif verbal de *propagare* signifiant littéralement « ce qui doit être propagé ». En effet, ça se propage. Mais qu'est-ce qui se propage au juste ? Le terme de propagande a endossé une telle valeur péjorative au fil de l'histoire (renvoi à Goebbels) qu'on lui préfère maintenant parfois celui de *communication politique*.

Avec la communication politique, il s'agit tout autant de convaincre les masses du bien-fondé d'une organisation sociale, de la répartition du travail et des loisirs, d'une architecture, d'un comportement élaborés dans le but d'optimiser les coûts de production, d'augmenter la plus-value et de réduire baisses de rendement et pertes de revenus. En cette période de déconfinement, ce qui saute aux yeux c'est qu'un confinement peut en cacher un autre, et le lien social pourrait bien ressortir de l'aventure quelque peu modifié.



La part aléatoire, poétique, subjective, qui fait la singularité de chacun, reste masquée, pas indispensable ; seule la logique marchande fait son retour en force. Sommes-nous prêts à consentir à ce ravalement de ce qui constitue notre spécificité de corps parlants ? Ce qui constitue la culture a notamment, pour le moment, disparu de la scène. Secondaire le spectacle vivant ? accessoire ? futile ? L'heure est à l'utile et il nous est demandé de consentir à nous cantonner à l'utile, au besoin, en bons petits soldats. Concernant la conjugaison intime de mon aliénation avec le discours du maître, je dirais, pour ma part, pas sans l'Autre scène, celle du rêve, qui permet de lire l'inconscient dont on est le sujet, en analyse, ni sans celle de l'artiste qui donne à lire, dans le discours du maître, les conséquences sur la civilisation, toujours menacée par le retour des tendances les plus sombres, ses *penchants criminels*, comme le dit Jean-Claude Milner (5).

En cette période où le Festival de Cannes se trouve annulé, me viennent à l'esprit trois films qui traitent la question : *Les Temps modernes* et *Le Dictateur* de Charlie Chaplin, *Métropolis* de Fritz Lang. Notons que la seule annulation du Festival de Cannes jusqu'à ce jour eut lieu à sa création par Jean Zay et Philippe Erlanger, le 1^{er} septembre 1939 et qui n'aura pu être organisé finalement qu'en 1946. Un autre film, récemment diffusé sur Arte, leur fait écho d'une certaine manière : *Freislatt (Refuge, en français)* de Marc Brummund qui dénonce, à travers l'histoire d'un adolescent à la fin des années 1960, le régime carcéral et totalitaire des institutions de redressement en Allemagne pendant près de 40 ans. *Freislatt* fait mention du film de Jean Vigo, *Zéro de conduite*, d'abord interdit en 1933 et sorti en 1953, qui évoque les conséquences du dressage et du choix forcé de la servitude. Et *Zéro de conduite* est l'expression reprise en 2006 par un collectif de praticiens et de professionnels de l'enfance (dont Pierre Delion, Bernard Golse et Boris Cyrulnik), pour s'opposer au programme de dépistage de la délinquance chez les enfants de 0 à 2 ans, programme appuyé sur les neurosciences.

Sans confondre l'aliénation de structure, que nous déchiffrons dans les cures analytiques, et l'aliénation au discours du maître contemporain, qui structure le lien social, il nous revient de savoir, en politique comme dans la sphère intime, ce dont nous pouvons nous tenir pour responsables. Avec son extraordinaire regard sur le monde de son époque et celui de demain qu'il préfigurait, Charlie Chaplin a donné les leçons de politique les plus bouleversantes à des générations, de cinéphiles bien sûr, mais bien au-delà. Fritz Lang nous a donné à voir un monde réglé comme une machine. J'attends avec impatience de découvrir le traitement que feront les réalisateurs d'aujourd'hui de cette invraisemblable crise du Covid 19 – dont nous ne savons pas encore *ce qui* sortira vainqueur.

Lacan, à propos de la dissolution du savoir dans le marché, dit : « Le vainqueur inconnu de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande. » (6) Aujourd'hui nous consentons à la distanciation, nous avons adopté les masques, l'absence de contacts. Nous avons consenti à ces injonctions de l'Autre, qui soudain a repris des couleurs. Ses mots d'ordre : faire ludique à l'école, privilégier la classe virtuelle pour les enseignements, les visioconférences, le télétravail, éviter les transports en commun, les déplacements, les pertes de temps, les coûts supplémentaires, inutiles... Privilégier ce qui est immédiatement productif, ou ce qui assure satisfaction immédiate, harmonie et tranquillité. La promesse : tout est facilité, simplifié harmonisé hygiénique et en ordre. Le rêve lointain de la société idéale se calque sur ce familistère *new wave*, avec confinement individuel intégré : un confinement peut en cacher un autre, et un vieux rêve vintage cacher un vrai cauchemar.

Si nous consentons à devenir ces bons petits soldats, que deviendra notre « insaisissable consentement de la liberté » ? Notre grain de folie en somme.



1. Cf. Brousse M.-H., « Un choix forcé ? », *Lacan Quotidien*, n° 890, 22 mai 2020.

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 193 & sq.

3. Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 177.

4. *Ibid.*, p.187, cité par Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Cause et consentement », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit, leçon du 2 décembre 1987.

5. Milner J.-C., *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, Paris, Verdier, 2003.

6. Lacan J., « D'une réforme dans son trou » (1969), article sollicité par *Le Monde* et non publié dont Lacan fait mention dans *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 196.



Rire et sourire sous le masque

par Morgane Léger

Après deux mois de confinement, la crèche dans laquelle j'interviens ouvre à nouveau, mais avec un protocole sanitaire conséquent : distances de sécurité et port du masque pour les adultes (parents et professionnels), séparation de l'enfant d'avec ses parents à la porte de la section et non plus dans sa salle habituelle... Quels effets pour les jeunes enfants que nous accueillons ? Comment les accompagner et faire avec ces dispositifs contraignants ?

Ces bouleversements ne semblent pas entraîner d'emblée de manifestations d'angoisse majeures chez ceux qui reviennent à la crèche. J'observe toutefois de discrets effets liés au port du masque par les professionnels.

Le masque, objet de l'Autre ?

Premier constat : les jeunes enfants, quel que soit leur âge (entre un et trois ans environ), ne cherchent pas à enlever ou à toucher le masque des professionnels – contrairement aux bijoux, accessoires ou même sur-chaussures, objets de grand intérêt pour de nombreux jeunes enfants qui n'ont de cesse de chercher à les enlever, en particulier les lunettes, posées sur le visage encadrant le regard, et la tétine des bébés, qu'ils prennent souvent plaisir à ôter de la bouche du petit semblable. Tétine chez l'autre bébé et lunettes chez l'adulte sont des objets pulsionnels cessibles avec lequel le jeune enfant peut jouer pour creuser un manque chez l'autre. Il ne semble pas pouvoir faire le même usage du masque porté par le professionnel.

Nous observons, en revanche, que les enfants entre 12 et 18 mois touchent beaucoup le masque porté par leur parent, au moment des retrouvailles en fin de journée. L'objet alors semble pouvoir être investi libidinalement par l'enfant. Cette différence interroge. Le professionnel garde son masque sur le visage, tandis que le parent enlève et met son masque qui, de ce fait, a le statut d'accessoire. Le masque chez le professionnel semble faire partie intégrante de son visage ; celui du parent devient un objet *a*, détachable du corps, dont le jeune enfant peut faire usage.

Dans le Séminaire I, Lacan nous indique ceci : « L'autre a pour l'homme valeur captivante, de par l'anticipation que représente l'image unitaire telle qu'elle est perçue soit dans le miroir, soit dans toute réalité du semblable. [...] c'est l'identification à l'autre qui [...] permet à l'homme de situer avec précision son rapport imaginaire et libidinal au monde en général. C'est là ce qui lui permet de *voir* à sa place, et de structurer, en fonction de cette place et de son monde, son être. » (1) Au stade du miroir (disons entre 6 et 18 mois), la valeur captivante du semblable est particulièrement prégnante. La soustraction de la tétine en est un effet et permet au bébé d'opérer un manque sur l'image de l'autre. Il n'est pas certain que le professionnel, à qui le masque fait un visage étrange, inexpressif, continue d'être un semblable pour le petit enfant, un autre à partir duquel il se voit lui-même.

Visage de bois

Deuxième constat : chez certains enfants, je remarque une discrète inhibition.

Ainsi, Pablo, qui vient d'avoir 15 mois, présente un visage impassible, lui qui, avant le confinement, était particulièrement souriant. Au début de l'année, j'avais été frappée par la façon dont Pablo savait s'y prendre pour se faire voir de l'Autre et, oserais-je dire, se faire sourire. Fréquemment, il lui arrivait de tendre sa tête vers l'adulte en l'inclinant dans un mouvement vers l'épaule. Sa manœuvre me faisait sourire et Pablo me faisait à son tour un charmant sourire. Il avait alors tout juste un an. Mi-mai, je le retrouve différent, visage sérieux. En ma présence, il n'a plus ce mouvement du corps pour venir se faire une place auprès de moi.

Alors que je lui parle et lui souris sous mon masque, Pablo ne répond pas au sourire, mais il fixe avec intensité mon visage en partie dissimulé. Il ne réagit pas davantage lorsqu'à distance de lui, j'enlève brièvement mon masque pour lui montrer mon visage. Quelques minutes plus tard, devant un geste qu'il fait, je ris. C'est alors que le visage de Pablo se transforme, il me regarde amusé et sourit. Je remarque qu'ensuite, il sourit lorsque je souris derrière mon masque. Dès lors, il babille, prononce des mots en cherchant mon regard. Ainsi, la sonorité de mon rire a accroché Pablo et réamorcé le mouvement pulsionnel qui lui permet de se faire à nouveau une place auprès de moi.

Les indications de Lacan dans le Séminaire V sur le sérieux de l'enfant devant le visage de bois de l'adulte m'ont éclairée : « Le rire communique, il s'adresse à celui qui, au-delà de la présence signifiée, est le ressort, la ressource du plaisir. L'identification ? C'est le contraire. On ne rit plus. On est sérieux comme un pape ou comme un papa. On fait mine de rien parce que celui qui est là vous fait un certain visage de bois, parce que sans doute ce n'est pas le moment de rire. [...] le rire, quand la demande vient à bon port, à savoir au-delà du

masque, [rencontre] ici, non pas la satisfaction, mais le message de la présence. » (2) Lacan fait du rire « une libération de l'image », à entendre comme « d'une part, quelque chose qui est libéré de la contrainte de l'image, d'autre part, l'image [qui] elle aussi va se promener toute seule » (3). Mon rire permet à Pablo de se libérer de l'identification sérieuse dans laquelle il était pris – ce visage de bois que je lui fais avec mon masque. Le rire vient sans doute lui faire signe, au-delà de la fixité du masque, de mon désir non anonyme.

Usages du masque

Troisième constat : les objets pulsionnels que sont la voix et le regard sont plus prégnants avec le masque. Le masque, parce qu'il couvre le visage, ne laisse pas apparaître l'image rassurante qui habituellement encadre et enserre les objets pulsionnels de l'Autre. Regard et voix peuvent ainsi se faire trop présents, voire susciter une inquiétante étrangeté chez le jeune enfant.

Deux situations l'illustrent. Alors que je lis des histoires à trois enfants âgés de deux à trois ans, je remarque qu'ils réagissent plus vivement aux changements de ton dans ma voix. Au moment où, lisant *Rouge de colère*, je crie « Aaaaah ! », Ava me dévisage avec inquiétude. Il me semble que, mon visage étant caché par le masque, la voix se dénude et suscite une légère angoisse. Le semblant vacille... Mesurant dans l'instant ce qui se produit, je module ma voix pour lui donner un petit côté ridicule. Les enfants sourient, l'inquiétude est retombée.

Au repas de midi, je rejoins un groupe d'enfants que je n'avais pas encore rencontrés ce jour-là. Lisa me demande de m'asseoir près d'elle et je me retrouve en face de Théo, qui a trois ans. Lui que je connais plutôt bavard me regarde fixement, sans un mot. Je lui demande s'il me reconnaît et, de la tête, il répond par la négative. Je retire mon masque quelques secondes pour laisser apparaître mon visage : « Et là est-ce que tu te souviens de moi ? C'est moi, Morgane. » Petit sourire de Théo qui acquiesce toujours en silence. Au cours du repas, alors que je le regarde, Théo utilise sa serviette pour se cacher le visage – sa solution peut-être pour se séparer d'un regard trop présent posé sur lui. Je demande alors où est Théo, et il réapparaît avec un grand sourire. Théo poursuit ce jeu, si bien que je lui propose : « Moi aussi, je joue un peu à cache-cache avec mon masque. » Théo s'amuse alors à cacher sa bouche et son nez avec sa serviette, ne découvrant que ses yeux. Je m'exclame : « Ça alors ! Théo porte aussi un masque ! » Théo alterne un jeu où il se cache entièrement le visage, réapparaît, place sa serviette comme un masque, l'enlève. Le repas fini, Théo m'interpelle : « Morgane, viens, on joue au ballon ! » Grâce à la solution qu'il a trouvée avec le cache-cache, il n'est plus médusé et réduit au silence sous mon regard. Le plaisir du jeu et celui de la discussion sont à nouveau possible pour Théo, qui m'explique qu'il est allé chez papy et mamie ; ils n'avaient pas de masque, raconte-t-il, mais il n'a pu leur faire ni bisou ni câlin.

De même que pour Pablo, ce n'est pas tant le fait d'enlever quelques instants mon masque qui produit un apaisement, mais plutôt le jeu de Théo. Son jeu – tel mon rire pour Pablo – permet à Théo de dissocier masque et visage, pour faire du masque un accessoire qui cache une partie de mon visage.

Trouvailles et retrouvailles

Les changements dans l'accueil des enfants ne sont pas sans conséquence. L'enjeu est de s'enseigner des trouvailles de chaque enfant pour faire avec ce qui s'impose : Pablo et ses sourires reconquis, Théo et ses jeux de cache-cache. Trouvailles et solutions joyeuses peuvent se déployer et permettre à de jeunes enfants de faire avec les contraintes nouvelles qui s'exercent en crèche ; il revient à l'adulte d'accueillir ces inventions.



-
1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J-A Miller, Paris, Seuil, 1975, p 144-145.
 2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, texte établi par J-A Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 131.
 3. *Ibid.*
-

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI